

# *Soisy les Deux Ecoles*

---





## *Soisy les Deux Ecoles*

*Soisy, ma joie, mes racines... la maison d'enfance, la maison d'été, le cœur de tant de bonheurs, de tant de jours de vie passés là dans la plénitude.*

*Dans son église nous nous sommes mariés Jean et moi, par un jour de septembre ensoleillé, pendant la guerre d'Algérie où il devait bientôt partir ; que de rires ce jour là, que d'amis (ceux qui n'étaient pas à la guerre) dans ce jardin et ce verger où les souvenirs s'égrènent.*

*Entre ces murs vieux de 250 ans quatre générations se sont succédé, presque un siècle ; tant d'heures y ont été vécues avec nos anciens, avec les amis de l'autre maison qui nous sont chers, avec leurs enfants et petits enfants, avec les nôtres, qui déjà comprennent qu'ils sont implantés là, pas uniquement pour les rires, les jeux, la citerne et les poissons rouges, l'arbre aux gros mots et la balançoire, mais pour passer des morceaux de leur vie qui s'écouleront dans ce lieu de tant de force et de tant d'amour.*

*C'est là que ma sœur et moi-même, petites filles que nous étions en ces débuts de la seconde guerre mondiale, avons vécu des jours que nous pensions être très difficiles, mais qui en fait connurent leur part d'enchantement. Les vieux temps se mouraient, mais nous ne le savions pas ; l'après-guerre devait apporter d'inimaginables changements de vie et de société, ce que nous ne devions réaliser que beaucoup plus tard.*

*J'ai voulu raconter ces temps révolus, si proches et si lointains, où dure, mais combien riche, était la vie dans nos belles campagnes d'Ile de France ; des souvenirs me sont revenus, que je croyais à jamais enfouis dans ma mémoire, une idée, un détail en faisaient revivre d'autres... le passé revenait peu à peu à la surface.*

*J'ai parlé avec des anciens du village qui m'ont aidée à redonner vie à cette époque lointaine, ajoutant avec acuité leurs souvenirs aux miens ; qu'ils en soient remerciés.*

*Sans doute y a t'il dans ces récits des erreurs ou des omissions, que l'on veuille bien m'en excuser ; mais une chose est certaine, c'est que j'ai pris bien du plaisir à écrire ces lignes...*

L'Ecole au moulin des Réaux



*L'Ecole chemine tranquillement  
par les champs de blé et les  
herbages*

Son eau est vive et scintillante ; parfois elle s'engouffre avec force sous les ponts, par delà les moulins, filant dans chaque village devant les vieilles pierres usées des lavoirs ; quelquefois, par temps de pluie, elle se hérissé de vaguelettes acérées et brillantes comme le dos d'un hérisson. Il y a des jours d'été, bien lourds, où les hirondelles et les martinets fendent l'air avec des cris aigus pour venir toucher l'eau de la pointe de leurs ailes. Aucune journée n'est semblable, mais toutes sont pleines du charme de la rivière.

Le plus souvent, l'*Ecole* chemine tranquillement par les champs de blé ou les herbages où autrefois paissaient des vaches et quelques chevaux ; elle est bordée de saules et de peupliers ; ceux-là en hiver, quand les feuilles sont tombées, emportées par le courant, joignent leurs branches nues vers le ciel comme pour une prière.

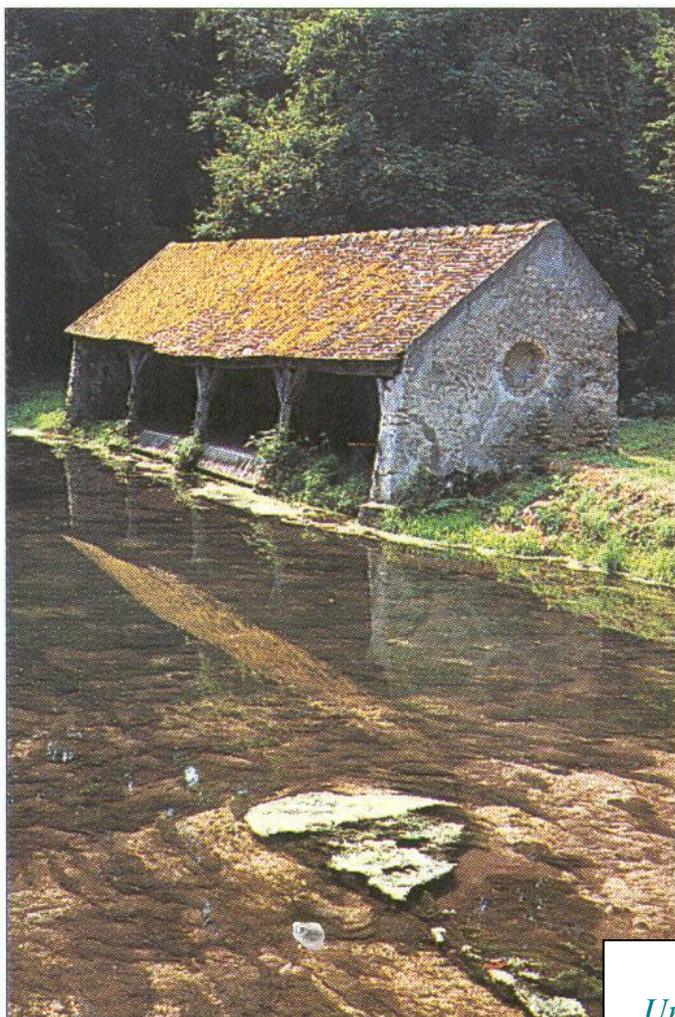
Il y a des iris d'eau d'un jaune vif ; des herbes aquatiques encombrant souvent le lit de la rivière lorsque les faucardeurs n'ont pas eu le temps de faire leur travail ; avec un peu de patience on peut voir des truites qui remontent le courant, comme pressées d'aller se cacher sous les ponts où elles séjournent volontiers, bien dissimulées sous les arches, derrière les grosses pierres.

Toute une gens aquatique habite les talus humides où nichent les poules d'eau ; parfois se prélassent au fil du courant un couple de cygnes et leurs petits, sans doute émigrés depuis les douves du Château de *Courances* tout voisin.

*La vallée de l'Ecole en hiver*



Enfants, après l'école (celle qui n'a pas droit à une majuscule), avec quelques garnements du village nous allions tremper nos jambes, voire nous baigner dans l'eau fraîche au risque de revenir avec une ou deux sangsues noires accrochées aux bras ou aux mollets ; pas question de les enlever, il fallait attendre le retour à la maison pour les faire tomber en les saupoudrant de sel - méthode peu rapide, mais efficace !



*Un lavoir sur l'Ecole*

*La Verrerie, ancien  
Moulin des Noues*



## *Les lavoirs*

---

Quoi que nous fassions étant gosses il y avait toujours quelque ouvrier des champs ou quelque ménagère en tablier bleu, au menton souvent poilu, pour venir nous admonester ; "*Enfants, rentrez à la maison, vous allez vous noyer !*". Alors c'est sans bruit, émerveillés devant l'enchantement de la rivière, bien abrités des regards par les toits aux vieilles tuiles moussues, que nous nous penchions sans fin sur l'eau claire pour laver nos museaux barbouillés de mûres ou tout simplement pour regarder couler l'eau.

On accédait aux lavoirs par quelques marches disjointes ; l'on peut distinguer encore, sur les murs, les emplacements noircis des cheminées où, en ces temps sans machines à laver, les femmes du village venaient faire bouillir dans leurs grandes lessiveuses en tôle le linge qu'elles avaient préalablement frotté énergiquement avec leurs pains carrés de savon de Marseille, sur les pierres lisses qui bordent les lavoirs ; ensuite elles le rinçaient à grande eau dans le courant de la rivière. A genoux, courbées en deux, les manches retroussées sur leurs bras nus sans doute rougis par le froid, elles faisaient aller leurs battoirs sonores, et faisaient sans nul doute marcher aussi leurs langues : combien de rires, de disputes, de commérages ont-ils dû entendre, ces vieux murs noircis devant lesquels l'eau continue à couler, imperturbable depuis des décennies.

La rivière est modeste certes ; c'est avec simplicité qu'elle s'achemine par les herbages et les champs de blé : mais qui pourrait croire qu'elle a connu tant d'heures de gloire et de lettres de noblesse ?...

A Saint-Germain, petit village voisin, elle a jadis bordé de ses rives la belle demeure de la famille de *Vogüé*, entourée de saules et de peupliers, et aussi la superbe propriété de *Jacques Charrier*, à l'époque où il avait épousé *Brigitte Bardot* et où le jeune couple se prélassait dans une belle piscine et sur les courts



*Le château des Réaux et le Moulin Neuf :  
l'ancien et le nouveau, chacun a son  
charme...*



Edition Perrin

3. SOISY-SUR-ÉCOLE  Moulin sur l'École

de tennis ; depuis, la célèbre *Verrerie* de Soisy-sur-Ecole y a installé ses ateliers et ses magasins de vente où rutilent verres en cristal taillé, pieds de lampes et autres vases somptueusement colorés. Dans le parc ombragé serpente, à la place de la piscine où Brigitte exhibait sa belle anatomie, une petite dérivation de la rivière qui bruisse sous de petits ponts en bois à dos d'âne où les enfants s'amuse.

Sur le site actuel se trouvait anciennement le *Moulin des Noues*, les "noues" étant un mot ancien désignant des mottes de terre grasse que l'on trouve près des rivières, souvent à proximité des gués et des abreuvoirs : il est probable que vaches et chevaux venaient se désaltérer dans l'Ecole en ces temps là.

Le *Château des Réaux* et son grand parc, qui surplombent un peu la vallée de l'Ecole, était la propriété de Mr.*Mondon* ; dès l'invasion des Allemands, il fut occupé par leurs troupes, comme les châteaux de Cély, de Fleury et de Courances ; très liées avec Mme Mondon, bien que beaucoup plus jeunes qu'elle, dès la fin de la guerre nous avons passé des moments délicieux à nous baigner dans la piscine surmontée d'une très jolie statue de naïade. La statue a été malheureusement dérobée plus tard par des mains indécates.

Vers l'amont, le *Moulin des Réaux* était encore en service quand nous étions petites filles ; le meunier, M.*Branciecq*, nous emmenait visiter la roue à aubes entraînée par la rivière et grâce à laquelle on écrasait le blé, et aussi l'étage supérieur blanchi de farine ; pour nous montrer, par l'étroite ouverture, la grosse poulie et la corde qui servaient à descendre les énormes sacs, il nous serrait contre lui, ce qui nous renvoyait à la maison saupoudrées comme des gaufres...

Si l'on remontait un peu la rivière, le *Moulin Neuf*, appartenant à la famille du Maire M.*Loste*, était une demeure cachée dans les arbres, un peu mystérieuse, un peu romanesque, à telle enseigne que, plus tard, l'imagination de nos enfants lui donna le nom de "*Maison d'Agatha Christie*" ... C'était un domaine interdit depuis le jour où notre grand mère, ne doutant de rien, nous avait entraînées pour gauler des noix dans le verger ; les injures proférées par la voix sonore du garde sont restées longtemps dans nos oreilles...



*Le parc du château de  
Courances et ses  
miroirs d'eau*

Encore quelques méandres, encore quelques coudes : après le célèbre *Moulin Violet*, à Moigny, avec ses belles stèles sculptées et son gué qui est encore utilisé, on trouve, bien sûr enrichi par un joli lavoir, le *Moulin de Claude François*, qui déplace encore tous les ans quelques milliers de visiteurs, vieilles dames ou jeunes filles amoureuses qui déposent sur la pierre tombale photos, épitaphes, poèmes, lettres enflammées ; puis, après les tapis verts des cressonnières de *Moigny*, on trouve la très belle maison que possédait *Françoise Sagan* avant d'être ruinée, sans parler des lavoirs de *Milly-la-Forêt*, qui entourent de leur eau chantante la maison de Jean Cocteau où Jean Marais venait passer ses week-ends.

Face à l'église, et dans un cadre ravissant, le lavoir du château de *Courances*, avec son toit double et ses sources d'eau limpide, mérite beaucoup plus qu'un détour, il peut se visiter sans entrer dans l'enceinte du château, mais il serait bien dommage de ne pas pénétrer dans le superbe parc si bien dessiné par *Le Nôtre*, avec son grand canal, ses miroirs d'eau, ses statues de faunes et de nymphes, et ses dauphins crachant à profusion une eau claire et abondante qui va ensuite se jeter dans l'Ecole.

Ce lavoir de charme, bien ombragé par de hautes futaies, est de nos jours une halte privilégiée pour les randonneurs, et je connais des petits enfants qui vont y faire voguer leurs bateaux, trouvant de bons prétextes pour plonger leurs pieds dans l'eau claire!



*La Grand'Rue au début du XXème siècle. On peut voir le charbon, un menuisier, et plusieurs artisans qui portent tous melons ou casquettes. Les fermières ont des chignons, et des jupes longues.*

*Il n'y a pas de caniveau, et pas encore de trottoirs; l'on peut constater que des chevaux sont récemment passés par là...*

Notre maison était située à l'entrée du village ; à l'époque, on appelait cet endroit "*le bout du Pays*", et tout le monde comprenait.

Rien n'a vraiment changé ; notre rue, presque droite, s'allonge jusqu'à l'église, entre les fermes aux murs solides en grosses pierres de grès de Fontainebleau qui cachent bien leurs habitants. C'est un pays secret ... Pas de chaises devant les portes pour tailler un brin de causette le soir, ou pour prendre le frais en commun : d'ailleurs, le climat ne s'y prête guère.

Notre rue et la Grand Rue étaient un univers peu familier aux petites Parisiennes que nous étions, elles excitaient notre curiosité et nous livraient bien des richesses.

Tout d'abord, les fermes d'en face : on nous envoyait en "mission", et nous en revenions à petits pas prudents, avec, dans notre panier, des œufs posés côte à côte sur un lit de paille blond ; l'une des fermières, Mme *Force*, allait parfois nous les chercher au poulailler, presque sous la poule dont nous entendions les battements d'ailes et les caquètements indignés, ce qui nous amusait beaucoup. "*Ne les mangez pas à la coque ce soir, nous disait-elle, il faut attendre au moins une journée*"... Parfois, quand elle avait le temps, - dans les fermes à l'époque c'était rare - elle nous précédait aux cages à lapins, silhouette courbée par le travail malgré son jeune âge, dans sa robe grise à fleurettes blanches et son tablier de coutil bleu dans lequel, à notre grande joie, elle rapportait parfois un lapin pour nous le montrer ; elle l'attrapait par les oreilles, ce qui nous indignait car nous avons peur d'en voir céder une, mais c'était du matériel solide...



*La grand'Rue depuis la place de l'église ; à droite l'on peut voir le garde champêtre avec son képi.*

Presque toutes les maisons de la rue étaient occupées par deux familles, les *Mollard* et les *Contard*, qui bien que parents plus ou moins éloignés, étaient souvent fâchés pour des questions de terres ou d'héritages : les très anciens étaient des gens rudes et isolés par leur travail et par l'éloignement ; il faut dire qu'en leur temps il n'y avait que des diligences pour voyager, et j'en ai connu qui n'avaient jamais été à Paris... Leur langage était parfois sommaire, du genre : "*L'oncle Jules l'étaient tout alectrique et il alliont voir les filles, alors il a fallu l'enfermer, mais il éjambait le mur ou sautiont par dessus la barrière malgré ses 80 ans...*"

Ils usaient d'expressions très pittoresques, comme par exemple "*faire court museau*" pour dire "tomber de bicyclette", "*c'est calcaireux*" en parlant du sol, et autres termes aussi drôles...

Ces agriculteurs peu familiarisés avec la grammaire car tout jeunes on les avait mis aux travaux des champs, n'avaient que peu ou pas fréquenté l'école, mais ils accueillait bien les gosses des villes que nous étions et nous ont beaucoup appris sur la vie des fermes, les moissons, les vendanges, le ramassage des pommes, des asperges, et nous leur devons bien des connaissances. Nous les avons aidés à ramasser les gerbes à la main, avons assisté au battage du blé, et goûté les premiers verres de jus de pomme fraîchement pressées : au diable les conséquences !

Au premier carrefour nous attendait un endroit un peu terrifiant, la forge du maréchal ferrant, Mr. *Piot* ; un brasier d'où s'échappaient de grandes flammes attisées par un immense soufflet y brûlait sans interruption, et de la meule où l'homme affûtait ses outils jaillissaient des gerbes d'étincelles. Cachées derrière la grille d'entrée, car nous n'avions pas la permission d'approcher, nous pouvions regarder comment on ferrait un cheval : nous étions horrifiées de voir tailler de grands morceaux de corne dans les sabots de ces pauvres bêtes ou fixer avec de gigantesques clous les fers préalablement travaillés à chaud sur l'enclume. La plupart du temps les chevaux se prêtaient complaisamment à ce traitement, et nous finîmes par comprendre qu'ils ne souffraient pas ; mais parfois l'un d'eux s'impatientait et frappait les pavés d'un pied sonore : ce bruit, les hennissements, les coups de marteau, la voix rude de l'homme, tout cela nous oppressait un peu.



*Sur l'escalier de la Mairie, l'escouade des pompiers de l'époque en grande tenue, avec leur fanfare. A gauche la grosse caisse et deux tambours, à droite le Chef avec ses décorations.*

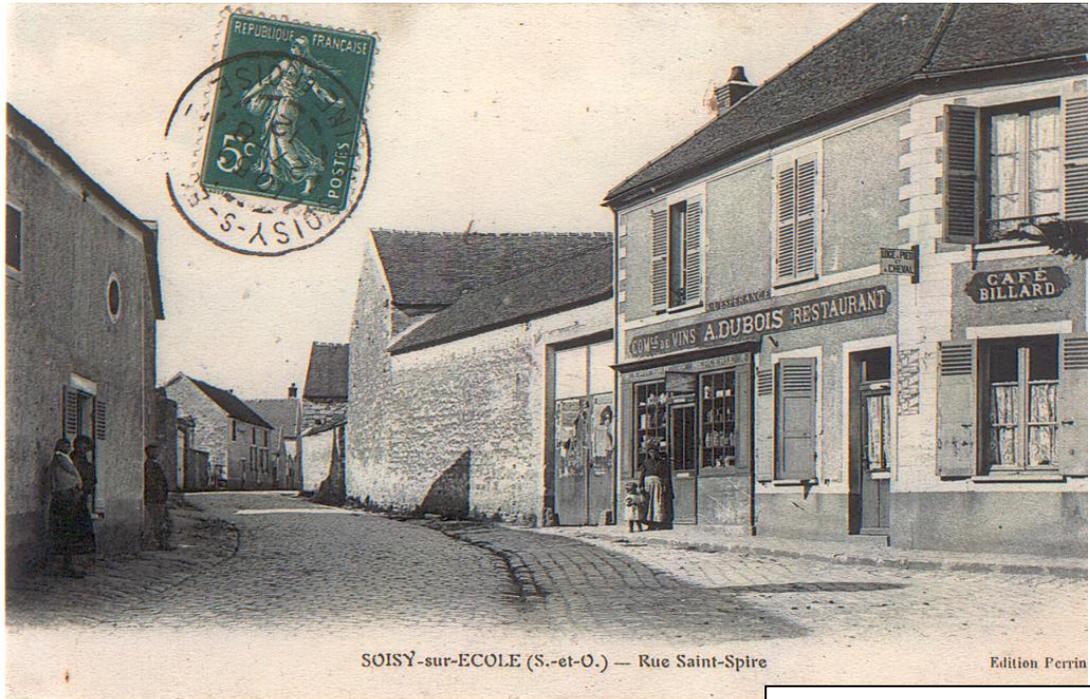
Nous quitions avec soulagement ces forges que Vulcain n'aurait pas reniées pour le havre de petits bonheurs qu'était la boulangerie de Mr. et Mme *Guerrier*, juste en face. Nous gardons encore en mémoire les années d'avant guerre où l'on nous envoyait commander, pour les repas du dimanche, des pâtés en croûte, ou des mille-feuilles "'au mètre" gorgés de crème, si longs qu'ils étaient difficiles à rapporter intacts.

Il n'y avait pas de four à la maison à cette époque, et, les jours de fête, nous allions porter dans un grand torchon noué aux quatre coins un gigot ou un rôti que nous rapportions tout dorés, grésillant dans leur jus.

Le boulanger s'appelait *Jeannot* ; il venait parfois, quand il ne récupérait pas son sommeil de la nuit, respirer l'air frais devant la porte, les bras blancs de farine ainsi que son visage où l'on ne voyait que ses yeux bleus ; il mettait sur sa tête un béret rond tout noir du plus bel effet comique.

Il y avait peu de friandises à l'époque, mais avec notre amie Nicole et ma sœur, mes aînées, nous allions chez Jeannot acheter pour quelques sous percés des rouleaux de réglisse noir avec, au centre, une petite perle ronde colorée qui craquait sous la dent ; nous avons nommé cette friandise incomparable de *l'élastique de culotte* ; de même, ces bonbons informes et roses, mous et sans saveur qui faisaient nos délices, nous les avons baptisés de la *chair humaine...*

Nous assistâmes un jour, ou plutôt un soir, à l'épisode dramatique de l'incendie du fournil qui se propagea dans toute la maison : ce furent, alertés par le glas, tous les voisins, en attendant les pompiers avec leur pompe à bras, qui accoururent avec leurs seaux et firent dans l'obscurité une longue chaîne depuis le puits le plus proche, celui du maréchal ferrant ; le va et vient dura une partie de la nuit afin que le feu ne se propage pas aux maisons voisines. La belle escouade des pompiers actuels, avec son organisation et ses moyens puissants, n'existait pas encore.



*le café au coin de la Rue  
Saint Spire.*

*A l'époque il y avait trois  
cafés à Soisy*

Après le croisement de notre rue avec la rue *Saint-Spire*, nous nous mettions à courir pour échapper à un homme qui, sur le pas de sa porte, arrêtait volontiers les petites filles que nous étions pour les cajoler un peu ; peut-être était-il sincèrement en manque de contacts humains, mais nous étions insensibles à ses cajoleries.

En face, par contre, nous étions enchantées par les lilas qui penchaient leurs têtes sur le mur de l'Hôtel du Cheval Blanc, nom grandiose pour ce bistrot qui fut, par la suite, tour à tour un café, une salle de cinéma rudimentaire, et pour finir, beaucoup plus tard, le repaire de *Niki de Saint-Phalle* : ses personnages immenses et colorés, aux formes peu figuratives, regardaient les passants par-dessus les haies de lilas mauve, c'était très original.

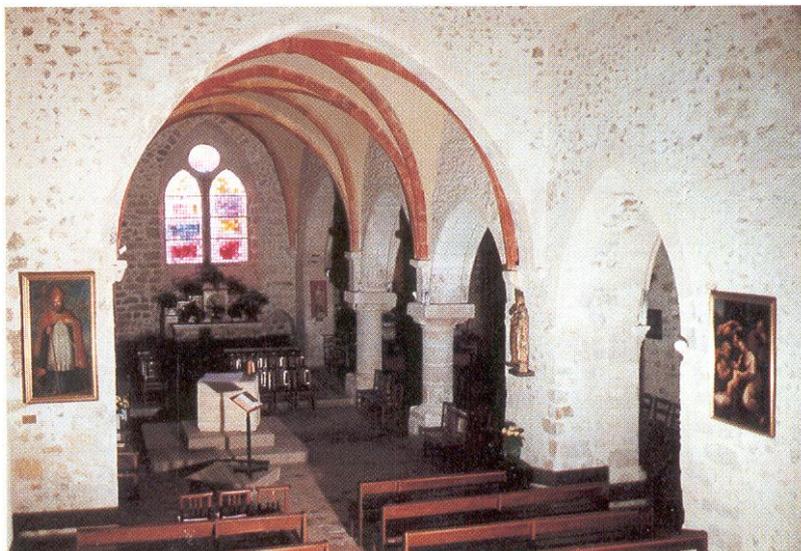
C'est également en courant que nous passions devant la boucherie, où nous savions voir le boucher transporter sur son dos d'énormes quartiers de bœuf pour finir par les fixer au plafond par des crochets non moins gigantesques ; nous nous arrêtions plutôt pour regarder, par sa fenêtre toujours ouverte, celui que nous appelions entre nous "le petit cordonnier"; handicapé, un peu grimaçant du fait de son infirmité, il enfonçait avec dextérité ses pointes dans les chaussures de tous les pieds de Soisy ; il était malgré tout très avenant, et nous savions qu'il avait deux jolies petites filles qui étaient les prunelles de ses yeux.

Vers le soir, c'est à une ferme tranquille, avec ses troupeaux de belles vaches blanches et noires, que nous allions en balançant fièrement par son anse en bois notre pot à lait en étain ; il fallait repartir prudemment après avoir soigneusement refermé le couvercle, car à l'époque le lait n'était pas écrémé, et la couche de crème blonde qui se formait en surface permettait à nos aïeules de confectionner de délicieux petits sablés qui, bien que sucrés à la saccharine, nous semblaient un vrai régal en cette période de privations.



*L'église Saint Aignan,  
datant de l'an 984*

*En bas la nef restaurée  
en 1988*



Une des plus belles maisons, au centre du village, était sans nul doute celle du menuisier, M. *Nivelet*, notable cossu et pieux dont le fils Louis était enfant de chœur. Des larges fenêtres à croisillons de l'atelier s'échappaient des sifflements de scies, des coups de marteau, et une bonne odeur de colle et de bois ; nous plongeons nos mains avec délices dans la sciure blonde qui remplissait le caniveau, et nous en remplissons nos poches, au risque d'être incitées à les vider au retour à la maison : en ces temps-là il n'y avait pas d'aspirateurs...

Cette digne et sympathique famille du menuisier fut marquée un jour par un événement grave :

Un beau dimanche, en plein milieu de la messe présidée comme à l'accoutumée par les habitants de châteaux voisins, dans leurs stalles qui les séparaient du reste de l'assemblée, Madame N... fit irruption, s'avança dans l'allée centrale et s'écria : "*Monsieur le Curé, venez vite, mon mari se meurt !*". Le curé suivi de ses enfants de chœur (il y en avait plusieurs à l'époque, en surplis rouges et blancs avec des dentelles) abandonna alors l'assemblée pour aller donner *l'Extrême Onction*, que l'on nomme de nos jours *Sacrement des Malades*, à ce brave homme, qui effectivement ne survécut pas à sa crise cardiaque.

C'était ainsi que les choses se passaient à l'époque....

Le bourrelier, au milieu du village, ne nous intéressait pas outre mesure car de la rue on ne pouvait voir son atelier, et c'est rapidement aussi que nous passions devant le *Café Tabac* où nous savions, pendant les années d'occupation, trouver des soldats ennemis aux voix gutturales en train de boire un verre. Nous les craignons beaucoup, mais il faut reconnaître qu'ils ont toujours été corrects avec la population.

Jusqu'à l'église bien jolie entourée de ses marronniers, à l'autre bout du village, nous passions devant les grandes cours de fermes dont les portails rustiques, souvent en bois, laissaient sortir des troupeaux de vaches que l'on menait aux champs, ou des charrettes attelées d'un cheval que le fermier, debout les rênes à la main, encourageait d'une voix forte : "*Hue dia, Ponpon*", "*Va donc, La Grise*". En ces temps les chevaux tiraient de lourdes charges, car les labours se faisaient à la charrue, et, le soir venu, ils avaient bien gagné leur picotin d'avoine.



*A droite, le presbytère édifié par Osmond du Tillay.*

*Dans le quartier de l'ancienne gare, l'on peut trouver deux autres habitations construites dans le même style.*

Parfois, si nous connaissions bien le fermier, il nous permettait de sauter à l'arrière de la charrette, et alors nous défilions fièrement dans le village, les jambes pendant à l'extérieur et le dos secoué par les pavés de la rue.

L'église, datant de l'an 984, n'a pratiquement pas changé quant à son extérieur ; de sa cloche bénite en 1818 (et que, grâce au ciel, les Allemands n'ont pas subtilisée pour la fondre en canons), elle sonne encore les messes et l'Angélus de 19 heures. L'intérieur a été récemment extrêmement bien restauré par la volonté d'un groupe de paroissiens et par les *Monuments Historiques* ; il est à noter que la Verrerie du Moulin des Noues a offert le vitrail du chevet côté Est.

Le presbytère, avec son style normand et ses murs roses à colombages, nous plaisait beaucoup ; il avait abrité en son temps un ouvroir pour jeunes filles. Ce que nous ignorions à l'époque, c'est qu'il avait été édifié par le métallurgiste français *Osmont du Tilly*, ami de Gustave Eiffel, diplômé comme lui de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, et inventeur de la galvanoplastie. Ses initiales figurent encore sur une des cheminées de cet étrange et charmant bâtiment.

Sur le chemin de l'église, il n'était pas rare de croiser un vitrier, le dos courbé sous le poids du châssis sur lequel étaient fixées quelques vitres qui brillaient au soleil ; pour qu'on puisse l'entendre jusqu'au fond des fermes il s'époumonait à crier : "*Vitrier, vitrier!*", et quand il avait la chance de faire affaire avec la fermière, il s'attardait un moment, le travail terminé, devant un verre de vin en donnant des nouvelles de la région.

Le marchand ambulant de peaux de lapin nous transperçait aussi les oreilles, avec ses cris : "*Peaux de lapin, chiffons, Peaux de lapin, chiffons !*" Les peaux étaient utilisées spécialement pour confectionner des cols de manteaux ou des manchons dans lesquels les dames de la ville glissaient leurs mains par grand froid ; comme les peaux de chat, les peaux de lapins passaient pour avoir des vertus curatives contre les rhumatismes, et par ces hivers difficiles les personnes âgées se les arrachaient.

Nous plaignions les pauvres lapins qui faisaient les frais de ce commerce, mais à la campagne on ne s'étonne pas de ces choses là.

L'homme vendait aussi aux ménagères des guenilles, indispensables pour les travaux ménagers ou pour l'entretien des instruments aratoires, en ces temps où les rouleaux *d'Essuie Tout* n'étaient pas encore connus...!

Il y avait aussi le "rémoleur", repasseur de couteaux et de ciseaux qui transportait avec lui, sur un petit chariot, sa meule circulaire qu'il actionnait au pied, et des gerbes d'étincelles magiques s'échappaient de l'engin avec des sifflements aigus.

Tout ceci était bien distrayant, mais que dire du garde champêtre avec son tambour et son képi aux galons argentés... Il était haut comme trois pommes, mais il avait pour lui la force de la loi, et le droit de dresser des procès-verbaux pour chasse ou pêche abusives, ébriété sur la voie publique ou défaut de permis pour les bicyclettes - car à cette époque il fallait payer un droit à l'Etat, en achetant un timbre spécial au Bureau de Tabac. Les bulletins municipaux n'existaient pas, donc les nouvelles se transmettaient oralement : c'était un événement dans le village quand on entendait, de très loin, les roulements du tambour et la forte voix de l'homme qui criait de place en place : "AVIS A LA POPULATION !". Les gens sortaient des ateliers, des cuisines, des écuries, et quittaient leurs occupations pour venir aux nouvelles : quelquefois c'étaient des informations sans grande importance, mais c'est ainsi que furent annoncés le début et la fin de la guerre ...



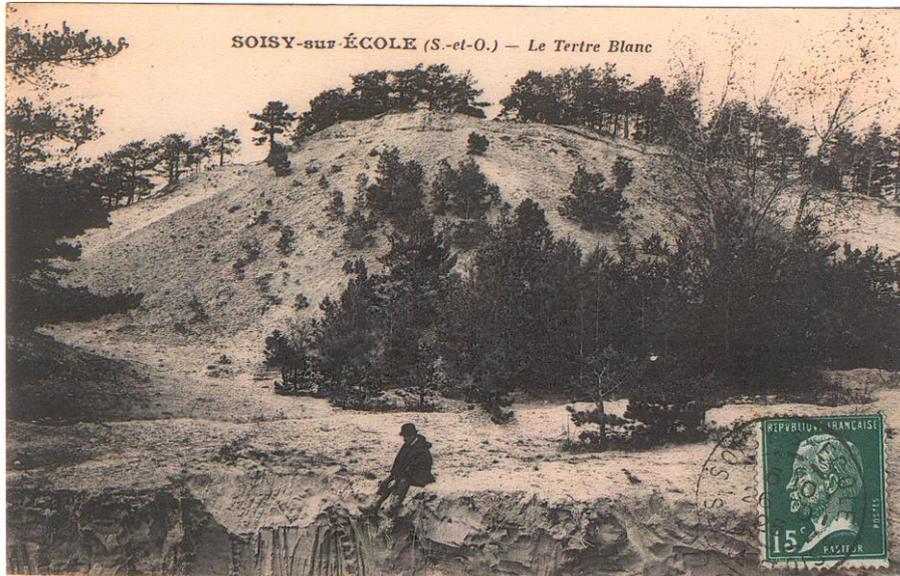
## *Avant la guerre*

---

C'est peu de temps avant l'invasion de la Pologne par les Allemands et la déclaration de guerre qui s'ensuivit, emportant pour longtemps dans la tourmente l'Europe et par la suite une partie du monde, que je reçus pour mon anniversaire ma première bicyclette. Je n'aurais jamais osé rêver d'une telle merveille, avec sa couleur bleu métallisé, ses accessoires chromés aux reflets d'argent, et ses filets bleu foncé pour empêcher les jupes d'aller s'entortiller dans les rayons, voire dans la chaîne et les rouages du dérailleur plein de graisse.

Le cadre à angle droit comblait tous mes vœux, et faisait ressembler cet engin de rêve à un vélo de garçon ; en ce temps peu m'importaient les coquetteries naissantes des petites filles de mon âge : petit brugnon casse-cou à l'œil noir, j'enviais au plus haut point ces personnages de l'autre sexe que je ne connaissais que de loin car en ce temps là les écoles n'étaient pas mixtes. Leur façon désinvolte de passer la jambe par-dessus le cadre de leur vélo me remplissait d'admiration, et j'étais éperdue d'envie pour leur habileté à faire pipi debout : je tentai à plusieurs reprises de reproduire ce geste qui me semblait la plus extrême des félicités, mais après ces quelques tentatives qui se révélèrent un fiasco, je dus battre en retraite piteusement : décidément, il fallait trouver mieux.

Par contre je m'étais organisé dans un marronnier une bibliothèque aérienne que, seule, je pouvais atteindre et où j'étais hors de portée ; de toute façon, en bas, il y avait longtemps que je courais plus vite que les adultes qui m'entouraient...



*Le Tertre blanc était à l'époque un monticule de sable élevé, que l'on voyait de très loin depuis la plaine. L'ascension en était assez pénible, et ses flancs étaient si raides que, l'hiver, par temps de neige, on pouvait y faire de la luge et un peu de ski... à condition de remonter la pente à pied. Les innombrables promeneurs du dimanche ont depuis lors accentué l'érosion naturelle...*

Ma salle de lecture, à quelques mètres au-dessus du sol, était faite d'une caisse en bois dans laquelle j'avais aménagé des étagères et une porte pour abriter mes chers bouquins des intempéries et des loirs ; une planche posée en travers de deux grosses branches me servait de siège. Je partageais ma retraite avec les oiseaux, qui s'accommodaient très bien de ma présence silencieuse, et j'appréciais les jeux de lumière tamisée que me procuraient les larges feuilles du marronnier dans la lumière du soir.

Quant au contenu de cet antre littéraire, mes parents et aïeules auraient été bien étonnés de le découvrir : les malles de ma grand mère m'avaient alimentée en littérature souvent douteuse "début du siècle", de Zénaïde Fleuriot à Paul Morand, mais aussi Henri Bordeaux, puis *Mauriac* et bien d'autres ; George Sand bien sûr, tout *Pierre Loti*, et aussi la superbe poésie de *Colette* sur les chats, les "vrilles de la vigne", y compris la série des *Willy* dans laquelle je découvris bien des réalités un peu précoces pour mon jeune âge ; tout était bon... il y avait aussi un ouvrage intitulé le "Cabinet de toilette", le "Manuel du parfait jardinier"... j'avalais tout cela à la suite ! Heureusement que le hasard me fit tomber aussi sur *Paul Verlaine*, *Arthur Rimbaud*, *Stéphane Mallarmé* ; le "Vase" d'*Henri de Régnier* me transporta dans un monde de nymphes et de centaures qui me mit certainement sur le chemin de la beauté grecque.

Nos randonnées en bicyclette, beaucoup plus dynamiques, nous emmenaient loin, car il n'y avait pratiquement pas de circulation sur les routes, sauf quelques engins poussifs à gazogène, et les campagnes étaient sûres ; c'est ainsi que le *Terre Blanc* qui était à l'époque véritablement blanc, recouvert de sable et non de végétation et dont les pentes étaient très raides, le *Terre Noir*, la *Butte à Pierrot*, les villages voisins et les chemins des rives de l'Ecole bordés de ces grandes meules de paille souvent dorées au soleil, et qui donnaient du relief au paysage, n'avaient plus de secrets pour nous

Ils ont malheureusement disparu des champs, ces petits chemins sinueux taillés dans les blés et les maïs, que les agriculteurs ne labouraient pas afin d'en faire des raccourcis pour se rendre plus vite à leur travail. Nous les prenions à toute allure sur nos vélos : l'erreur n'était pas permise, il fallait foncer et passer. Nous disparaissions délicieusement derrière les épis, grisées par la vitesse et par l'odeur des herbes, fouettées, égratignées par les plantes souvent coupantes qui nous renvoyaient à la maison avec de grandes balafres.



*Au hasard des promenades :  
L'Ecole à Moulin Neuf*

*Soisy* était déjà en ces temps riche en venelles étroites et romanesques, juste assez larges pour nous laisser passer sur nos engins, les jambes dans les orties et la tête dans le giroflées : elle nous procurèrent tant de moments aventureux que plus tard, avec l'amie Nicole, nous en dessinâmes une carte détaillée.

Puis ce fut la guerre... La crainte de l'armée ennemie pour notre sécurité avait incité nos parents à nous "replier" (selon un terme malheureusement usité à l'époque) ma sœur Jacqueline et moi, dans cette maison familiale de Soisy en compagnie de trois aïeules qui étaient chargées de nous surveiller et qui, je le crains rétrospectivement, eurent bien du fil à retordre avec nous.

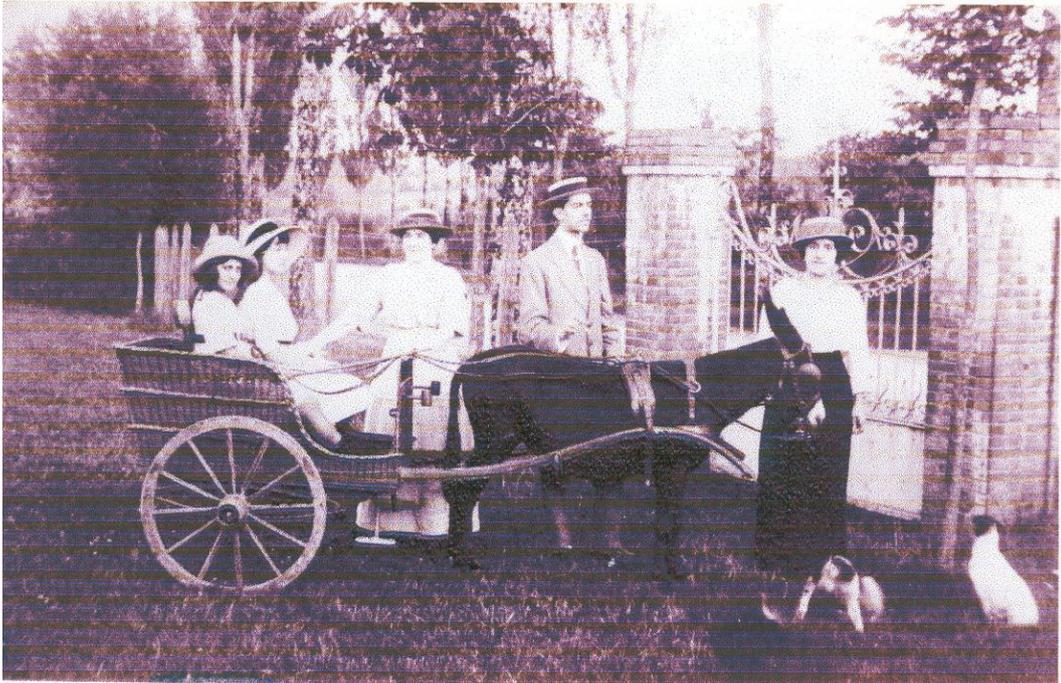


*Notre arrière grand-mère Adélaïde, dite "Bonne Maman"*

*Bonne-Maman* était notre arrière grand-mère ; elle se nommait *Adélaïde*. Adorable très vieille dame propre et rose, malheureusement non voyante depuis longtemps car à cette époque on n'opérait pas la cataracte, elle méritait bien son nom de "Bonne". Elle restait assise dans son fauteuil, sans jamais une plainte, douce et tranquille, avec sur ses cheveux très blancs une coiffe en dentelle noire ou en chenille, selon les saisons, qui lui descendait sur les oreilles, pour lui tenir chaud sans doute, et parce que c'était la mode. Avec son tour de cou en perles noires de jais, elle avait grande allure, mais une allure d'un autre temps. Des poches de sa robe longue elle sortait son chapelet qu'elle égrenait pendant des heures, et une ancienne boîte ronde de Berlingots de Carpentras qui était une réserve inépuisable de Petits Beurres LU et de morceaux de chocolat un peu usés.

Assises à ses pieds sur un petit banc, à l'époque où elle voyait encore quelques lueurs, nous trichions honteusement à la bataille en regardant son jeu dans le reflet de ses lunettes ; elle nous disait d'un ton ravi : "*Tu triches, Mounou !*" (elle nous appelait à tour de rôle "*Mounou*", nom indifférencié qu'elle donnait à tous ceux qu'elle aimait, et ne sachant peut-être pas à laquelle de nous deux elle avait à faire).

Veuve depuis très longtemps, ayant par surcroît perdu son fils, notre grand père, mort et décoré à Verdun en 1916, elle était toujours habillée en noir, comme toutes les femmes de sa génération qui portaient le deuil indéfiniment. C'était la cousine du Baron *Larroque*, qui avait été aide de. Camp de l'empereur, et la parente de *Jules Lafforgue* le poète ; mais elle ne s'enorgueillissait pas de ses relations de jeunesse...



*La Belle Époque...*

Notre Bonne Maman avait été très dévote ; dans les temps anciens elle obligeait notre mère, sa petite fille, à aller à vêpres, conditions expresse pour avoir le droit d'aller danser à la fête du village de Nogaro, dans le Gers, où habitait jadis notre famille ; mais quand le bon curé s'aperçut qu'une de ses ouailles commettait l'irréparable péché d'aller danser le tango, il l'éjecta du groupe des Enfants de Marie qui, vêtues de bleu et de blanc, portaient les rubans du reliquaire lors des processions aux jours des grandes fêtes de l'Eglise.

Notre plus grand péché vis à vis de cette adorable vieille dame nous laisse encore aujourd'hui un souvenir amusé : elle portait à l'époque un dentier qu'elle enlevait le soir et mettait à tremper pour la nuit dans un bol rempli d'eau placé sous son lit : or notre petit chien de l'époque, délicieux Ric et Rac blanc à poils durs dénommé *Rachou*, trouvait fort à son goût ce breuvage qu'il venait laper à grand bruit la nuit : petites pestes que nous étions, nous nous gardions bien de prévenir la vieille dame, qui trouvait au matin son dentier presque à sec ; dans sa bonté, sans doute aurait-elle dit : "*laissez-le boire, ce brave chien, s'il a soif*"!

Notre grand-mère... Ah ! notre grand-mère, c'était un personnage ! A notre époque elle aurait sans doute fait du théâtre ou du cinéma, si grande était sa personnalité et si fort son tempérament. Elle se nommait *Marthe*, mais se faisait appeler *Anaïs*, prénom sans doute plus à la mode, plus prestigieux à ses yeux, et beaucoup plus littéraire.

Sa prestance était grande. C'était une belle femme, à la taille fine et au port altier, au ton autoritaire, mais sachant être drôle malgré la dureté d'une vie à laquelle elle n'avait pas été préparée ; elle avait eu la jeunesse dorée des bourgeoises riches du Sud-Ouest, avec sa domestique particulière (on les appelait des "bonnes" à l'époque), son attelage tiré par un âne, ses robes et ses dentelles, et plus tard les cures dans des villes d'eau, et les bals dont les immenses malles rangées dans le grenier de Soisy rappellent encore la splendeur passée : les robes longues et les jupons en fin taffetas, les coffrets de gants en fine peau, et même les caracos en dentelle et les petits pantalons de dessous ouvragés qui n'auraient pas été reniés par les "*Petites filles modèles*" de la Comtesse de Ségur...



*Ma grand mère dans sa jeunesse*

La vie était douce en ces temps pour cette jeunesse du Gers qui devait par la suite connaître les atrocités de la guerre de 1914 ; un épisode particulièrement drôle nous fut un jour conté, l'histoire d'une tante alitée au premier étage de sa maison qui vit un jour faire irruption au pied de son lit un cheval qu'un groupe de jeunes gens de ses connaissances (en canotiers, ils en portaient tous à l'époque) avaient persuadé de monter l'escalier : cela fit bien rire tout le monde, jusqu'au moment où il fallut prendre le chemin inverse ; le cheval affolé s'y refusa absolument, commença à hennir et à lancer des ruades dans tous les sens et il fallut aller chercher de l'aide à la ferme, plus le secours des pompiers, pour dénouer la situation et sortir l'animal par la fenêtre; il paraît que ma tante rit tellement qu'elle s'en trouva guérie, mais je n'ai jamais réellement su si c'était vrai !

De cette époque de rêve ma grand mère avait gardé l'habitude de se faire attendre ; très coquette, les jours où la famille se rendait à la ville elle se préparait indéfiniment devant son miroir, il fallait lacer son corset et boutonner ses bottines...pendant que le reste de la famille piaffait d'impatience. Dans sa petite ville de Nogaro, où c'était un événement de prendre le train, qui ne passait qu'une fois par jour dans chaque sens, le Chef de Gare recevait souvent un message porté par un domestique : "*Faites attendre le train, Madame Gaspalou n'a pas fini de mettre son chapeau* " ; et le train attendait... tout le monde était résigné.

Malheureusement restée veuve après la mort de mon grand-père à Verdun en 1916, notre grand-mère dut vendre les vignes, les métairies et sa jolie maison dans le Gers, et je crois qu'elle dilapida rapidement son argent, n'ayant pas été, comme le sont les femmes actuelles, formée aux problèmes économiques de notre société. De son opulence passée il lui restait toutefois le goût de s'habiller : je la revois encore avec son face à main, ses jupes longues, ses corsages ajustés aux manches gigot et au col montant fermé par un camée : elle avait grande allure.



*Nos ancêtres à Nogaro. A droite, la tante Mané.*

Elle pouvait être très drôle... Je me souviens d'un après-midi où elle rentra triomphalement à la maison en nous disant : "*Je suis allée à l'église, et j'ai parlé avec Dieu ; je lui ai dit : "Mon Dieu, voyez notre dénuement ; par le fait des bombardement alliés sur les centrales électriques, le soir nous n'avons pas d'électricité, et dans les magasins on ne trouve plus de bougies ; alors, mon Dieu, Vous qui avez des cierges qui vous sont offerts par les fidèles, et qui de plus n'avez pas besoin de lumière, puisque Vous êtes la Lumière Eternelle, je vous en prends quelques uns ; j'espère que Vous ne m'en voudrez pas..."*"

Je ne suis même pas sûre qu'elle mit une piécette dans le tronc...

Par coquetterie, elle cachait soigneusement son âge : lors du recensement de la population fait par la Mairie au début de la guerre, elle s'était rajeunie de dix ans ; or, les Allemands raflant les denrées de base pour les envoyer sur le front des troupes, bien des choses vinrent rapidement à manquer. Alors furent institués les "*Bons de ravitaillement*", et en particulier les Bons de sucre et de chocolat qui étaient réservés aux enfants et aux personnes âgées ; alors ma grand-mère, avec beaucoup de sang-froid, alla à la Mairie pour déclarer "*qu'elle s'était trompée dans la déclaration de son âge*", et du jour au lendemain elle eut dix ans de plus... et du chocolat !

Son esclave domestique était sa sœur Marie, dite "*Mané*". Notre grand-mère exerçait sur Mané une influence que nous avons toujours eu du mal à comprendre ; autant "*Anaïs*" était brillante, drôle, autoritaire, autant "*Mané*" était humble, réservée, boudeuse ; sans doute vouait-elle une admiration sans bornes à son aînée, mais nous n'en eûmes jamais la preuve, car elles se chamaillaient sans cesse. Longtemps après qu'elle eût disparu, nous avons trouvé dans une malle du grenier des lettres d'amour qu'elle avait écrites à son mari décédé très jeune, et c'est alors que nous avons réalisé que cette tante plutôt revêche avait connu bien des chagrins, et nous avons regretté de ne pas l'avoir aimée mieux et davantage ; mais c'était trop tard !...



Notre Tante *Mané* avait une caractéristique : elle avait une peur incoercible des orages... Les soirs où le tonnerre commençait à gronder, on éteignait toutes les lumières, et agenouillées par terre entre un mur et une armoire, à la lumière d'une seule bougie, nous attendions le plus fort de la tourmente en récitant des chapelets ; nous faisons des comptes pour estimer l'approche de la tempête : le temps écoulé entre le grondement du tonnerre et l'éclair, divisé par trois, nous donnait mathématiquement le nombre de kilomètres qui nous séparaient de l'impact de la foudre qui ne manquerait sûrement pas de tomber sur la maison. C'était alors le moment choisi par *Mané* pour réciter une incantation qui aurait épouvanté *Benjamin Franklin* lui-même :

*"Sainte Barbe, Sainte Hélène  
Sainte Marie Madeleine  
Sainte Barbe, Sainte Fleur,  
Par la croix de mon Sauveur  
Quand la foudre tombera..."*

J'ai malheureusement oublié la fin de l'incantation, qui était du genre :

*"...de la mort nous épargnera"*

ou une finale bien faite pour imprégner dans nos jeunes esprits à tout jamais l'horreur des orages. Si bien que, devenus adultes et parents de jeunes enfants, dans ce genre de situations nous ouvrons les fenêtres et faisons semblant d'admirer le feu d'artifice qui se déroulait sous nos yeux.



## *La vie quotidienne*

---

C'était donc la guerre... L'hiver "39-40" et le suivant furent, par un hasard malheureux, cruellement froids, comme si tous les éléments s'étaient unis à la catastrophe effroyable qui s'était abattue sur l'Europe. Les cinq femmes que nous étions vivions repliées dans cette grande pièce qui avait été autrefois une remise pour les charrettes, et dans laquelle nous arrivions à maintenir une température convenable, grâce aux seaux de charbon (des "boulets") que nous remontions de la cave, afin d'alimenter un "Mirus", poêle antédiluvien qui, bien sûr, ne chauffait pas les chambres. Le soir, avant d'aller au lit, on chauffait les draps glacés avec une *bassinoire* en cuivre, ou un *moine*, sorte de châssis ventru dans lequel on plaçait une vieille casserole pleine de braises brûlantes ; le luxe des bouillottes était inconnu, les bouteilles d'eau chaude en tenaient lieu, fermées par un bouchon approximatif qui parfois nous lâchait en pleine nuit, et alors c'était l'inondation...

Notre Bonne-Maman, elle, vu son grand âge, avait dans la journée une "*chaufferette*", récipient à claires-voies dans lequel on plaçait des tisons et des cendres brûlantes et sur laquelle elle posait ses pieds.

Par ordre des Autorités, il avait fallu peindre en bleu toutes les vitres de la maison, afin que les avions ennemis ne puissent détecter les agglomérations et les bombarder, donc même la lumière du soleil ne parvenait pas à l'intérieur pour nous réchauffer.

Certains matins d'hiver, par contre, c'était la fête, car le froid de la nuit avait dessiné sur les carreaux de somptueuses fleurs de givre, fines et craquantes, qui se transformaient en gouttes d'eau un peu sales glissant sur les vitres aux premiers rayons du soleil, ou lorsque le poêle à charbon avait été rechargé ; c'en était fait de la magie...



*Jadis il n'y avait pas l'eau courante au village, on tirait l'eau au puits. La citerne, elle, servait à l'arrosage du jardin.*

Ma sœur et moi bien que toutes jeunes, devions accomplir toutes sortes de corvées, comme tirer l'eau au puits, car à cette époque il n'y avait pas l'eau courante dans la maison : il fallait remonter sur plusieurs mètres, avec une poulie et une grosse chaîne rouillée, des seaux pleins d'eau pour tous les usages domestiques, y compris la toilette, pour laquelle nous n'avions que des cuvettes et des brocs en porcelaine où l'on trouvait souvent l'eau gelée au matin. Une de nos petites joies, par contre, était en puisant l'eau de remonter de petites crevettes dans le seau, ou de cueillir en nous penchant (si nos parents nous avaient vues !...) de délicates petites fleurs roses qui avaient poussé entre les pierres, alimentées par l'air humide et frais.

Plus tard, en Charente pendant l'Exode, nous découvrîmes la "cassotte", sorte de casserole au long manche creux qui, posée au bord de l'évier, délivrait un petit jet d'eau, engin qui fut, en fait, notre premier robinet.

Cette eau précieuse nous servait également à assurer l'opération bi-mensuelle de la lessive : la grande lessiveuse en fer, pleine de linge et d'eau, était hissée sur la cuisinière en fonte (dont on avait retiré pour la circonstance les cercles successifs) ; dès que l'eau se mettait à bouillir elle montait par le conduit à trous, sorte de champignon qui commençait à cracher de tous bords avec des sifflements impressionnants ; nous étions en transpiration, la pièce était pleine de buée, mais le succès était presque assuré, bien que tributaire de la qualité du savon disponible en ces temps troublés. Le meilleur moment était bien sûr l'étendage en plein air sur les fils du jardin...

Une partie du verger, avec ses rangées de pommiers dont les branches fleuries nous enchantaient au printemps, avait été transformée en potager ; il fallut aussi élever des poules et des lapins, et pour nourrir ceux-là aller sur les fossés, le long des routes, ramasser de grands sacs d'herbe. Notre grand-mère, ayant une grande expérience de la vie à la campagne, se chargeait de les occire, ceci à notre grand désespoir ; je la revois encore les accrochant au vieux pommier derrière la maison, et les dépeçant d'une main experte, leur ôtant la peau comme un gant, d'un seul geste...



Il fallait aussi bêcher le potager, cueillir les haricots et les petits pois, repiquer les carottes, arroser... et aussi sarcler les pommes de terre et les débarrasser des "*doryphores*", insectes verts et gris rappelant parfaitement l'uniforme des soldats allemands, si bien que le nom leur est resté, et que même les habitants des villes savaient bien de qui il s'agissait quand on prononçait ce nom !

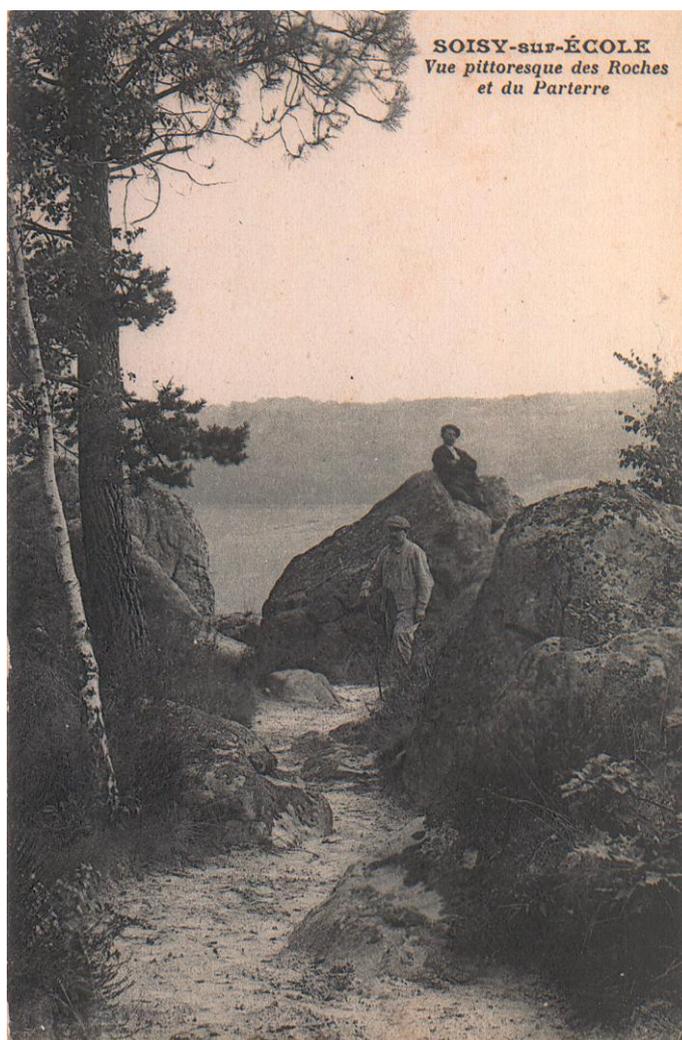
Les insectes étaient nombreux en ces temps, car il n'y avait pas encore de produits insecticides, bombes, poudres ou liquides, pour les éradiquer. Je me souviens encore de ces infâmes papiers "*Tue Mouches*", tortillons enduits de colle que l'on suspendait aux lustres, au-dessus des tables, et où les mouches venaient finir leurs vies avec de sinistres "*bzzz*".

Il y avait aussi des tiques amenées par le bétail, qui s'accrochaient sous la peau et que l'on coupait en deux avec des ciseaux pour les faire tomber, et au printemps, d'énormes hannetons qui envahissaient les marronniers et venaient tomber jusque dans nos assiettes...

Une tâche nous semblait particulièrement déshonorante : partant du principe que le fumier de cheval était bénéfique pour les plantes, car à cette époque on n'utilisait pas d'engrais chimiques comme maintenant, nous étions chargées de traquer les chevaux dans la rue dès leur passage : munies d'un petit balai et d'une pelle, nous ramassions le beau crottin tout fumant et odorant pour le mettre sur légumes et fleurs, car malgré la dureté des temps, nous cultivions soucis, dahlias, roses, muguet... que ce fumier de cheval, pour nous si affligeant, faisait pousser à merveille.

Nous allions dans les bois ramasser des châtaignes, délicieuses bien grillées le soir au coin du feu dans une poêle à trous ; après les moissons il nous fallait aller dans les chaumes glaner du blé pour le donner aux poules, nous réservant les plus beaux grains au bon goût de farine pour les faire craquer sous nos dents ; nous avons appris aussi à sucer les fleurs de chèvrefeuille douces comme du miel : toutes choses que l'on ne connaissait pas en ville. Nous faisons des sifflets avec des herbes ou avec du sureau, et le soir, la nuit tombée, nous allions par les chemins de champs regarder les vers luisants ou les grosses lucanes qui volaient en vrombissant à nos oreilles.

*"Parisiens, têtes de chiens,  
Campagnards têtes de lard ! ..."*



*Dans les rochers de la Butte à Pierrot*

Quand tâches et corvées étaient terminées, nous filions comme des flèches, et là, nos aïeules pouvaient toujours s'égosiller pour nous faire rentrer... de toute façon nous étions déjà loin ! Des maisons voisines sortaient d'autres petits Parisiens, comme nous repliés par la guerre, ou des enfants de fermiers. Je me souviens encore de la maison d'en face, une ferme où les enfants s'appelaient *Fernand, Fernande, Paul, Paulette, Georges, Georgette* : il y avait aussi *Bébert*, et *Francis, dit Titisse*, qui avait mon âge, qui me battait à la course, et qui était mon copain.

C'était l'entente cordiale... Par moments, toutefois, il y eut des brouilles : les deux groupes, pour revendiquer leur identité, se juchaient sur les grilles des maisons respectives, et l'on pouvait entendre, du côté de la ferme : "*Parisiens, têtes de chiens*", injure immédiatement suivie, du côté des Parisiens, par la réplique : "*Campagnards, têtes de lard*". Ce n'était pas la "*Guerre des boutons*", mais presque...

La brouille ne durait pas ; très vite les protagonistes descendaient de leurs perchoirs, et la petite troupe allait d'un seul cœur faire quelques bêtises, comme jouer dans les meules de paille ou faire aboyer les chiens dans les cours. Un jour Bébert et Titisse allèrent dénicher des nids de merles, et sûrs de leur effet ils nous montrèrent comment ils tuaient les oisillons en les lançant contre un mur ; nous étions horrifiées...

Nous avions du temps libre, beaucoup de temps libre... Les activités dirigées n'existaient pas comme de nos jours ; judo, piscine, tennis, musique, théâtre, et combien d'autres entre lesquelles les enfants d'aujourd'hui peuvent choisir.



*L'Ecole au Moulin des Réaux.*

*A cette époque le moulin était encore en service,  
comme plusieurs des moulins de la vallée de  
l'Ecole.*

*Actuellement bâtiments et moulin sont en cours de  
restauration.*

En hiver nous allions au *Tertre Blanc* faire des glissades dans la neige, en été nous allions plonger dans l'Ecole, en aval du Moulin des Réaux : il y avait un trou d'eau apparemment sans fond, comme il en existe dans la rivière paraît-il, et dans lequel nous pouvions, depuis le tronc d'un saule, sauter et plonger en toute sécurité ; personne ne venait nous contrôler... les plus grands surveillaient les petits, et tout se passait bien.

Au retour, nous savions trouver, sur le pont à deux arches romanes du Moulin des Réaux, un ou deux pêcheurs qui taquinaient le goujon, voire la truite, car à l'époque la rivière était poissonneuse ; notre père, pêcheur passionné, nous avait monté des petites lignes auxquelles jamais aucun poisson ne venait mordre ; je pense que nous faisons trop de bruit, de toute façon nous étions attristées par le sort des poissons pêchés : après quelques heures de pêche, notre père s'étonnait de ne trouver aucune de ses prises dans le seau, bien sûr, nous les remettions systématiquement à l'eau...

A l'époque il y avait dans certaines fermes des enfants de *l'Assistance Publique*, que l'Administration, contre un peu d'argent, plaçait chez les fermiers pour les aider aux travaux des champs et de la maison. La situation de ces enfants, abandonnés par leurs familles, et que nuls parents ne réclamaient jamais, n'était pas enviable ; s'ils tombaient chez des gens généreux, ils étaient bien traités et bien nourris, mais parfois on leur donnait des travaux disproportionnés à leur âge. Plusieurs fermes hébergeaient des "*enfants de l'Assistance*", comme nous les appelions peu charitablement ; il y a encore de nos jours, vers l'autre bout du village, une maison devant laquelle, en fin de journée, plusieurs gosses s'asseyaient sur le trottoir, n'osant pas rentrer de peur des fessées ; c'étaient des filles pour la plupart ; l'une d'elles nous montra un jour ses fesses striées de marques rouges laissées par des coups de ceinture, et elle nous expliqua qu'elle y mettait des cataplasmes de bougie pour calmer la douleur... Sans doute était-elle cabocharde, et peut-être la punition était-elle méritée : comment savoir ...?

Très civilisée et très "smart" par contre était une famille qui habitait une propriété au milieu des champs, pas loin de la ferme *Brière*, au lieu dit *Frémigny*, et qui avait pour nom "*Limery*".



*Le mystère Limery*

La dame des lieux était avenante et distinguée, avec un accent anglais et un nom (Marshall) qui me donne à penser que son mari, que nous n'avons jamais vu, avait rejoint en Angleterre les Forces Françaises Libres. Ma sœur Jacqueline s'entendait très bien avec la fille aînée, déjà très jeune fille, quant à moi je faisais les quatre cents coups avec Jean-Claude, garçon de mon âge à qui l'aventure ne faisait pas peur...

Après avoir grimpé sur tous les arbres, sur les toits, et sur les murs d'enceinte de cette ancienne ferme dont beaucoup étaient en ruines, nous nous étions attaqués aux immenses caves que nous avons explorées, pour finir par découvrir l'entrée d'un souterrain, de suite nommé "passage secret"... La galerie était exigüe, il nous fallut enlever les pierres qui bouchaient l'entrée avant de pouvoir nous enfoncer plus loin à la lueur d'une bougie ; après plusieurs mètres nous avons commencé à déblayer les moellons ; le passage s'enfonçait sous la maison et ne semblait pas devoir finir : nous étions probablement sous les pièces principales, et de peur de faire irruption au centre de la salle de séjour nous avons dû renoncer à notre exploration, dans la crainte de représailles familiales ; passage secret datant de la révolution, couloir jadis emprunté par un galant pour rendre visite à sa belle ou tout simplement lieu occulte aménagé par des cambrioleurs pour dissimuler des butins....le lieu a gardé son mystère !

Beaucoup plus tard il m'est venu à l'esprit que cette cachette avait pu être un refuge pour des résistants ou des parachutistes alliés tombés au cours d'une bataille aérienne...et pourquoi pas, pour le maître des lieux faisant des visites occultes à sa famille...

Bien des après-midi d'hiver se sont terminés autour d'un goûter fort confortable, dans la grande salle de séjour éclairée par des chandeliers, car il n'y avait pas l'électricité, autour d'un poêle central en céramique blanche comme on en trouve dans les chalets autrichiens ; c'étaient des heures heureuses...



## *La guerre, encore la guerre*

---

Malgré notre jeune âge, nous n'étions pas indifférentes aux événements terribles qui se déroulaient dans le monde ; d'ailleurs, malgré l'interdiction des autorités allemandes, et en tâchant de ne pas nous faire entendre des voisins de peur des dénonciations, nous écoutions chaque soir avec nos grand-mères les informations sur un vieux poste de TSF à lampes qui toussotait, crachotait, mais nous diffusait l'essentiel de l'actualité : "*Ici, Londres, les Français parlent aux Français*".

La guerre se chargeait d'ailleurs de nous rappeler à la réalité, et au-dessus de nos têtes passaient parfois de lourds vols de bombardiers, forteresses volantes ou autres avions amis ou ennemis, lourdement chargés de bombes destinées aux côtes d'Angleterre, mais souvent aussi aux gares de triage voisines comme *Juvisy* ou *Villeneuve-Saint-Georges* ; dans ce cas le fracas était épouvantable.

Nous assistions aussi, juchées sur l'escalier de pierres qui domine le mur du jardin, côté Nord, à des batailles aériennes rangées entre avions allemands et anglais, où des chasseurs, Spitfire ou Messerschmidt se mitraillaient sans merci jusqu'à ce que l'un d'eux soit abattu ; si un avion allié était touché, on voyait le pilote et le mécanicien sauter en parachute mais la plupart du temps ils étaient mitraillés avant d'arriver au sol : il arriva même un jour que le parachute d'un aviateur allemand ne s'ouvrit pas...

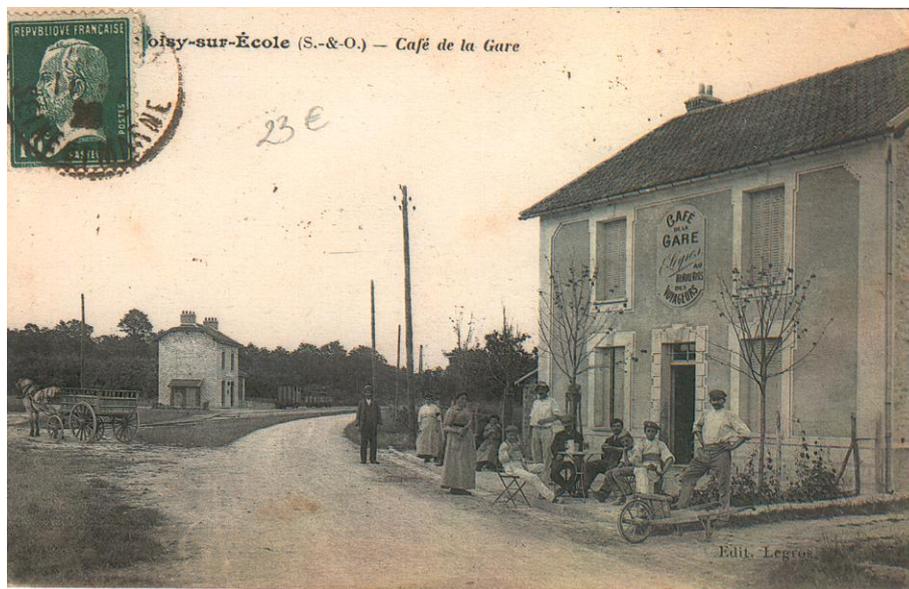


*Le tacot (également dénommé "tortillard") à la  
gare de Soisy-sur-Ecole  
Le train de 2 h 45*

Dès le début de l'occupation, les Allemands avaient placardé des "*Bekanntmachungen*" ("d'avis à la population"), menaçant de mort les habitants chez lesquels on trouverait des armes, de quelque nature que ce soit. Nous possédions encore quelques carabines et fusils de chasse, pour la plupart de très belle qualité, ayant appartenu à mon grand-père avant la guerre de 1914 : par prudence nous les avons enveloppés dans un linge et enterrés profondément derrière la maison ; mais lorsque, après la guerre, nous avons creusé le sol pour les récupérer, il a été impossible de les retrouver... Des essais au détecteur de métaux se sont également révélés négatifs, et le mystère est demeuré entier...

Le manque d'essence avait obligé notre père à laisser notre voiture, une "*Citroën traction avant*", sous le garage jusqu'à la fin de la guerre, nous ne pouvions donc nous déplacer qu'à pied, en bicyclette ou en train... enfin, le petit "teuf teuf" local, le "*tacot*" ! Ce petit train départemental, qui dès 1912 avait remplacé la diligence du Père *Bougault*, desservait les villages entre Corbeil et Etampes, , avec un changement de locomotive à Milly-la-Forêt, s'arrêtant à toutes les petites gares, suivant le cours de la route ou celui de l'Ecole, et ahanant dans les montées un peu dures ; mû par une petite locomotive à charbon, et trop lourdement chargé, il n'arrivait pas à assurer les trajets difficiles, comme par exemple la montée de la côte de Corbeil, ce qui créait parfois des situations du plus haut comique.

Le train étant bondé, il nous arrivait d'être obligés de grimper dans le fourgon à bagages, où à défaut de places assises nous nous juchions sur les hauts paniers en osier pleins de cresson en provenance des cressonnières de Moigny-sur-Ecole.



*La gare du tacot et le Café de la Gare à l'époque des brouettes et des charrettes à cheval.*

Or il arriva un jour que nous ayons comme compagnons de voyage, perchés sur les bottes de cresson, Madame la Marquise de Ganais en personne, accompagnée de deux de ses fils, adolescents comme nous-mêmes et décidés à prendre du bon temps hors du carcan familial ; lorsque le petit train, comme à l'accoutumée, s'arrêta dans la côte de Corbeil-Essonnes, incapable de poursuivre par manque de puissance, ma sœur et moi descendîmes sur la voie ferrée, ainsi que d'autres voyageurs un peu aventureux, pour pousser le train (à nos risques et périls), suivis des deux jeunes comtes ravis de l'incident...; alors du haut du wagon descendit une voix distinguée, c'était celle de Madame de Ganais, avec ses gants en ficelle et son chapeau très smart, qui rappelait son fils aîné : "*Hubert, remontez tout de suite, je vous le demande*"... Hubert remonta à regret, et nous continuâmes à pousser la locomotive et les wagons de cresson ainsi que Madame la Marquise et ses fils !

Il m'arrive encore de rencontrer Hubert de Ganais à la messe du dimanche, et il me jette un regard curieux en voyant mon coup d'œil amusé : mais depuis le temps il a dû oublier l'incident du cresson...

Il arrivait parfois des accidents, car les croisements des routes avec la voie ferrée n'étaient pas gardés, ils étaient à peine signalés par un panneau en croix blanc et rouge ; jouant un jour avec d'autres enfants au "bout du pays", nous entendîmes un fracas épouvantable : c'était le train qui venait d'entrer en collision avec un gros camion ; il y eut un silence terrible, puis les villageois accoururent de tous côtés ; on nous écarta pour nous épargner le spectacle, mais par la suite nous apprîmes que le conducteur de la locomotive avait été tué, et celui du camion grièvement blessé.



Comment ne pas oublier qu'à cette époque il n'y avait pas de pharmacie à Soisy, que nous n'avions pas de sulfamides, encore moins de pénicilline ni d'antibiotiques, et que les méthodes de soins des grand-mères étaient pour le moins archaïques : elles nous soignaient comme elles l'avaient toujours vu faire... Pour les infections, échardes, panaris, c'étaient les bains d'eau très chaude salée, pour les maux de gorge c'étaient les gargarismes, pour les rhumes c'étaient les fumigation, ou pire les cataplasmes brûlants de farine de moutarde qui nous piquaient le nez et nous laissaient la peau du dos rouge pivoine ; quant il fallait prendre les grands moyens, c'étaient des "enveloppements sinapisés" tout autour du corps, ou encore des ventouses ; les sangsues, elles, étaient des méthodes qui heureusement commençaient à perdre du terrain ! Ne parlons pas des saignées, chères à *Molière*...

De toute façon il fallait rester au lit une semaine ou plus pour un simple rhume, avec des sirops, des tisanes et la diète par dessus le marché...sans parler du thermomètre. Heureusement que notre grand-mère, qui avait beaucoup d'imagination, nous racontait à n'en plus finir des "*Histoires de Robert*", série toute de son cru, qui était inépuisable et qui a bien adouci nos maladies d'enfants.

L'on nous gâtait aussi davantage : je me souviens du "*pain perdu*", fait avec des tranches de pain sec dont les poules n'auraient sans doute pas voulu, que l'on trempait dans du lait avec un œuf battu et que l'on faisait frire ; c'était un régal.

Dans les grandes occasions nos grand mères confectionnaient aussi des "merveilles", petites pâtisseries gonflées et craquantes cuites à la grande friture et qui méritaient bien leur nom !



En ces temps la tradition dite judéo-chrétienne voulait que tous les enfants aillent au catéchisme. Enseigner le catéchisme à de petits diables dont la moitié n'allait pas régulièrement à l'église (il fallait bien aider aux travaux des champs), n'allaient même pas régulièrement à l'école et dont les parents ne s'intéressaient à Dieu que pour proférer des jurons que la décence n'ose pas relater ici, ce n'était pas une mince affaire. Mais la tradition était respectée, et munis de notre manuel de caté (le même pour tous les âges) nous allions avant la messe du dimanche réciter par cœur notre passage du Nouveau Testament auquel, je dois dire, nous ne comprenions pas grand chose ; l'Ancien Testament, lui, était à l'index et sa lecture, avec ses scandales et ses passages superbes mais souvent un peu croustillants, était considérée comme un péché mortel et menacée d'excommunication. Les leçons de morale de l'énergique curé *Deneuille* portaient malgré tout des fruits, elles imprégnaient dans ces jeunes âmes, sinon le sens du divin, du moins la notion qu'il pouvait exister autre chose que les réalités matérielles quotidiennes, et la société s'en portait plutôt mieux.

Les veilles des grandes fêtes de l'Eglise nous étions tenus d'aller à "confesse". Les enfants passaient d'abord, car les confessions des adultes - surtout des vieilles dames - étaient interminables, et nous nous demandions quels horribles péchés pouvaient avoir commis ces personnes honorables, d'autant plus que la plupart d'entre elles se confessaient toutes les semaines.



*Les enfants de chœur cramponnés à la corde de la cloche, montaient jusqu'au plafond de l'église à chaque battement.*

Tous les enfants s'alignaient en rangs dans le fond de l'église, près du confessionnal et venaient s'agenouiller à tour de rôle, et en se bousculant, dans l'obscurité sacrée et bienveillante : lorsque le chahut dépassait la mesure, le bon, mais très énergique curé qui, nous l'avons appris plus tard, faisait de la Résistance et cachait des parachutistes anglais, surgissait en trombe du confessionnal et nous menaçait des feux éternels. Il était un peu sourd, et de ce fait nous n'ignorions rien des manquements de nos petits copains, d'autant plus que certains, pas sûrs de leur mémoire ou mieux préparés dans les familles, écrivaient les listes de leurs péchés sur des pages de cahiers d'écoliers pliées en quatre qu'ils fourraient dans leurs poches où ils les oubliaient rapidement, les laissant traîner pour la plus grande joie du reste de la troupe.

Les jours d'enterrements étaient de réels événements. Les familles du défunt ou de la défunte étaient obligatoirement vêtus de noir, les dames en chapeaux drapés d'épais voiles qui cachaient leurs visages, et en robes longues ou manteaux noirs également récemment sortis des armoires des ancêtres, et parfaitement démodés ; les hommes portaient invariablement des chapeaux noirs. Il régnait sur cette foule endeuillée un vague relent de naphthaline...

Le curé et les enfants de chœur étaient, eux aussi, vêtus de noir avec des surplis blancs, ils marchaient immédiatement derrière le char funéraire tiré par deux chevaux harnachés pour le deuil, avec aux quatre coins des plumets également noirs. Après le curé le premier enfant de chœur avait pour mission importante de sonner un funèbre tintement avec sa clochette, afin que nul dans le village n'ignore le sinistre passage. Après le curé venait, par rang de parenté ou d'importance, le cortège, immanquablement suivi par quelques enfants égayés par cet événement inhabituel et par quelques chiens faisant écho, par leurs aboiements, au son du glas qui sonnait au clocher de l'église, actionné par deux enfants de chœur cramponnés à la corde de la cloche et qui montaient de plusieurs mètres, jusqu'au plafond de l'église, à chaque battement. Cet exercice très sportif était âprement disputé et incombait à ceux qui s'étaient montrés brillants au catéchisme...

Sur le passage du convoi tous les passants s'arrêtaient, les hommes se découvraient et chacun, selon ses croyances religieuses, faisait un signe de croix plus ou moins marqué.



*Cette Vierge daterait de l'an  
1300 ; fracassée sous la  
Révolution, elle a été restaurée  
en 1988 (pilier n° 6)*

La cérémonie à l'église terminée, tout le monde - à l'exception de quelques boiteux ou éclopés, se rendait à pied au cimetière pour la mise au tombeau.

Tout ceci prenait au bas mot une demi journée, après quoi famille et amis du défunt se réunissaient autour d'une table bien garnie, car après trois jours de jeûne et de veillée du corps il fallait se reconforter ; tous les voisins venaient en effet présenter leurs condoléances, et bénir le corps, dans la pièce éclairée d'une seule bougie, avec un rameau de buis ou d'olivier placé dans de l'eau bénite.

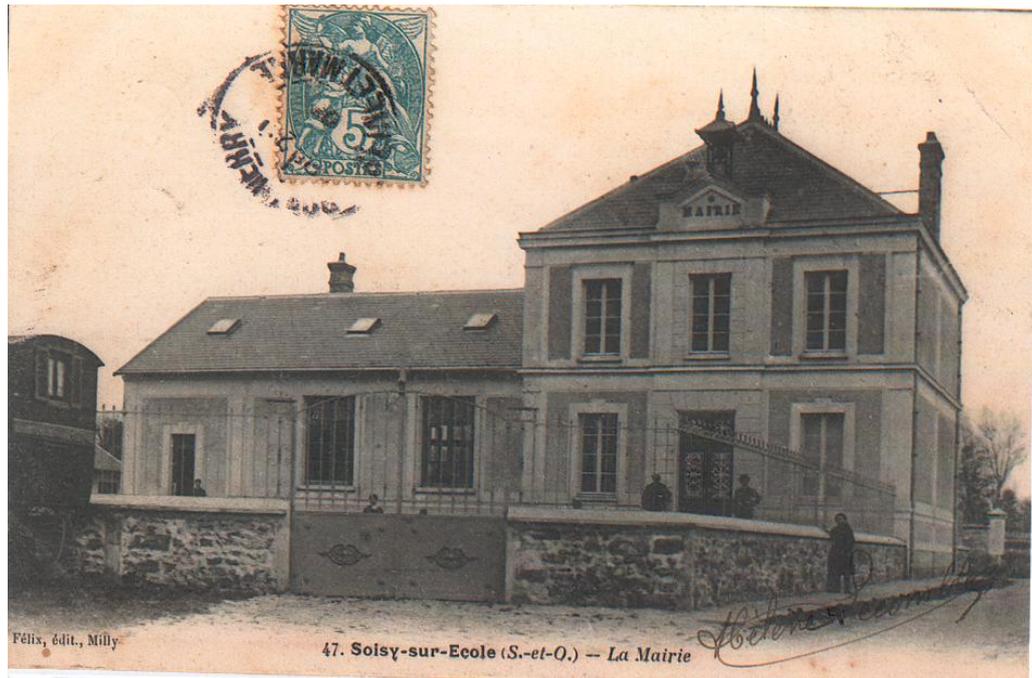
A l'époque des fêtes de Pâques, c'était autre chose : une vraie liesse s'emparait du curé et des dames patronnesses, on nettoyait l'église en pourchassant dans les recoins les plus reculés les araignées séculaires, quelquefois énormes, et leur progéniture de taille plus modeste ; on astiquait bancs et chaises, et chacun avait à cœur d'apporter le plus beau bouquet de fleurs, si bien que chaque saint, sur son socle, avait son vase garni d'un bouquet plus ou moins somptueux selon ses mérites, et aussi selon sa foi sincère ou les superstitions des donateurs ; après le maître autel, c'était, bien sûr, la Sainte Vierge qui récoltait le plus de suffrages (une très belle et touchante statue de laquelle les Monuments Historiques se sont emparés par la suite pour la protéger en la mettant dans un musée), mais aussi la petite Sainte Thérèse, et Saint Antoine de Padoue grâce auquel, chaque année, plus d'un porte monnaie était retrouvé. Toutes les croyances sincères, toutes les joies et toutes les douleurs, toutes les espérances humaines ou dévotes venaient se retrouver à cette fête de la Résurrection.

Lorsque, beaucoup plus tard je fus mère de famille, l'excellent curé d'une petite paroisse proche et peu fréquentée, me confia un jour les clés de l'église ; en compagnie de mes enfants et de deux ou trois de leurs petits copains nous partîmes en bicyclette par les chemins de champs moissonnés pour aller faire un peu de ménage ; j'emportais un bon goûter, on cueillit des fleurs des champs pour égayer un peu l'autel, c'était du plaisir pour tout le monde, et cela rendait service. Or un jour, au cours d'une de ces séances de nettoyage je réalisai que depuis un bon moment c'était le grand silence ; je fis donc le tour de l'église, et découvris mes lascars assis en rond par terre dans la sacristie : ils avaient découvert dans une armoire le vin de messe, et se passaient de l'un à l'autre la bouteille qui commençait à être sérieusement vide ! Je n'en fis pas une histoire, me rappelant que l'enfer est pavé de bonne intentions, mais pour le chemin du retour j'évitai les routes trop fréquentées...



Une très jolie coutume existait en ces temps-là : au cours de la Semaine Sainte, les enfants de chœur passaient par petits groupes de rue en rue, de maison en maison avec de grands paniers : dès qu'on leur ouvrait, ils s'agenouillaient sur le seuil, ou sur les pavés du trottoir, récitaient un *Pater* et un *Ave*, et chantaient en chœur une comptine qui se terminait ainsi : "*Messieurs, Mesdames, à vo't bon cœur, n'oubliez pas les enfants de chœur*"! La musique n'y trouvait sans doute pas son compte, mais combien touchants et jolis étaient ces enfants agenouillés par terre avec leurs surplis blancs et rouges, si bien que les paroissiens les plus avaricieux trouvaient le chemin de leur porte monnaie, et que bien des fermières se dessaisissaient de leurs œufs, quelquefois d'un poulet ou d'un lapin. Nous autres, les Parisiens, leur achetions des œufs à bon prix, et ajoutions quelques friandises en plus.

Une coutume qui s'est perdue aussi était celle de la distribution à tous les paroissiens, pendant la messe du dimanche après la communion, de brioches que l'on faisait passer de rang en rang dans de grands paniers en osier ; les enfants attendaient ce moment avec impatience, surtout quand la famille qui offrait les brioches était aisée, car alors nous recevions de vrais petites brioches, et non des petits morceaux de grandes brioches en couronnes comme le plus souvent : chaque famille, à tour de rôle, avait en effet pour mission de se charger de ce rite, et les moyens financiers - ou la générosité, étaient variés...



*Le bâtiment de gauche, attenant à la  
Mairie, était en 1939 l'Ecole des Filles.*

## *Les deux écoles*

---

Il serait plus juste de parler des "*trois Ecoles*", car en ces temps la mixité n'était pas encore admise, et il y avait à Soisy une école de garçons et une école de filles.

Pour la rentrée en cet hiver 1940, nous avons été équipées, ma sœur et moi, d'une tenue de rigueur : cape et béret bleu marine, et "galoches", lourdes chaussures à semelle de bois (car à l'époque le cuir était réquisitionné par les Allemands pour faire des bottes) qui résonnaient sur les pavés de la rue avec un bruit d'enfer : il était indescriptible le bruit de l'entrée d'une trentaine d'enfants dans la salle de classe !

C'était la classe unique : quatre rangées par deux de gamines regroupées par âge, depuis les petites qui en étaient au B.A. BA jusqu'aux grandes au stade de Certificat d'Etudes, et dont nous faisons partie ; nous arrivions de la classe de 6<sup>ème</sup> du Lycée parisien *Camille Sée*, bâtiment ultra moderne en granit rose, avec ascenseurs et escaliers roulants, salles de gym, salles de dessin, de musique, un professeur pour chaque matière apprise... et l'obligation de venir en classe avec des gants et un chapeau, si minime qu'il soit : le contraste fut sévère !

Au centre de la salle de classe régnait un énorme poêle à bois qui offrait aux plus débrouillardes une proximité privilégiée ; nous apprîmes vite à aller chercher des bûches dans la remise, et sitôt la récréation à faire fondre sur un morceau de papier d'aluminium les quelques carrés de chocolat que nous avons en poche.

Les pupitres en bois étaient pleins de graffiti et de taches d'encre, nous écrivions avec des porte plumes, de l'encre souvent violette, et des porte plumes *Sergent Major* qui accomplissaient de superbes pleins et déliés, mais qui nous laissaient souvent les doigts, voire les tabliers, maculés de taches d'encre ; les stylos à réservoir, et encore moins les crayons à bille étaient encore inconnus à l'époque... Pour les petits, l'ardoise et la craie étaient indispensables.



*Au fil de l'eau, l'Ecole buissonnière...*

Le tablier noir, voire des manches retenues par un caoutchouc, était de rigueur, et nous autres, Parisiennes, avec nos tabliers bleu pâle et nos noms brodés dessus au point de tige, devions faire figure de stars...

La maîtresse, Mme *Danjean*, était littéralement énorme et nous terrifia dès le début ; c'était sans doute une bonne enseignante, et il faut convenir que l'arrivée dans sa classe de petites filles (nous étions quatre) venant de lycées d'Enseignement Supérieur de la capitale n'était pas une bonne affaire, et dut mettre un certain désordre : nous qui commencions les versions latines et la grammaire allemande, n'avions jamais fait autant de travaux manuels, ni de dessins sur nos cahiers. Par contre notre présence dut alléger la tâche de la maîtresse, car nous apprenions à lire aux plus jeunes.

Un jour qu'elle dut s'absenter, elle me confia la classe à surveiller, et me demanda à son retour de lui signaler quelle avait été l'élève la plus dissipée en son absence ; éperdue et atterrée, car tout le monde avait parlé... je lui désignai au hasard une petite fille que je connaissais ; elle la fit monter sur l'estrade, lui ordonna de se mettre à genoux, et lui administra une gigantesque paire de claques ; j'étais désolée, mais par la suite la gamine ne sembla pas me tenir rigueur de l'incident, d'où j'en déduis qu'en classe ou à la maison cela devait arriver souvent !

Côté garçons, ce n'était pas plus tendre ; l'instituteur, qui n'était autre que le mari de l'institutrice et aussi corpulent qu'elle, était, paraît-il connu pour être une bonne plume, et ses chroniques et poèmes furent célèbres après guerre. Il faisait fendre du bois ou sarcler son jardin à ces garçons, qui pour beaucoup étaient astreints chez eux aux travaux des champs, et leur niveau scolaire laissait à désirer, si j'en juge par les fautes d'orthographe sur les billets doux que nous recevions après la classe par des moyens détournés...

Il est réconfortant que, de nos jours, le niveau scolaire des écoles de campagne ait rejoint celui des villes ... et puis, maintenant, les gifles sont interdites !

*L'école des garçons vers 1930*



Après quelques mois de cette expérience scolaire, qui avait au moins l'avantage de nous occuper et de nous empêcher de trop vagabonder, nos parents découvrirent qu'à *Barbizon* s'était implanté un cours privé pour les enfants de la région qui, comme nous, avaient dû interrompre leurs études après l'invasion des Allemands. Le changement d'ambiance nous sidéra littéralement : le milieu était très smart, à en juger par certains élèves des grandes classes qui arrivaient le matin à cheval...

Bien des années plus tard je garde de ces quelques mois de classe un souvenir ensoleillé :

le matin nous partions en voiture avec un professeur de mathématiques habitant Soisy, M. *Roger*, qui par une protection spéciale d'enseignant sans doute, avait des bons d'essence. Le "hic" était qu'il ne donnait pas de cours tous les jours, alors le dilemme était simple :

partir à quatre jeunes entassés dans la voiture de ce bon professeur, à toute petite vitesse, car soit pas manque de hardiesse, soit pour économiser le carburant, il ne dépassait guère 60 km à l'heure - et en ce cas nous arrivions toujours en retard,

ou faire le trajet à bicyclette , soit 35 à 40 km aller et retour par tous les temps ; et comme la course était assez fatigante pour nos jeunes jambes, nous n'allions en classe que deux ou trois fois par semaine. Par contre le trajet était un vrai plaisir, nous passions par champs et bois, et également devant les superbes châteaux de *Cély* et de *Fleury-en-Bière*, qui étaient malheureusement occupés par les Allemands.



*"Les Glaneuses", de Jean-François Millet, peintre du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Il appartenait au groupe de peintres (dont Corot) bien connu sous le nom d'**Ecole de Barbizon**". Son célèbre *Angélus* est au Musée du Louvre.*

La petite ville de Barbizon était charmante et déjà touristique, et de temps à autre, entre deux cours, (ou peut-être "pendant" les cours, qui sait ?) nous allions explorer les superbes amoncellements de rochers à l'orée de la forêt.

Les gamineries ne manquaient pas, témoin ce groupe de garçons un peu plus âgés qui avaient eu sans doute maille à partir avec la jeune professeur de Sciences Naturelles, et qui pour se venger mirent un jour une carotte dans le pot d'échappement de sa voiture... Le résultat fut à la hauteur des espérances !

Je faisais consciencieusement mes versions latines et mes compositions françaises, et pour compenser mes absences je confiais à mon condisciple Jean-Claude le soin de les remettre au professeur ; toutefois je m'aperçus au bout d'un certain temps que je ne recevais jamais les corrigés : ce scélérat de Jean-Claude les recopiait à son profit : ma seule consolation fut de constater que, grâce à ce stratagème, il avait depuis quelque temps de bien meilleures notes...

Ces diverses expériences scolaires ne furent sans doute pas jugées très positives par nos parents, et l'hiver suivant, l'occupation de Paris par les Allemands semblant se dérouler sans incidents, l'on nous réintégra au lycée Camille Sée.

Sans doute avions-nous perdu une année scolaire, mais une maturité imprévisible nous avait été donnée par cette ouverture sur un monde nouveau qui nous avait élargi les idées, et grâce aux gens rencontrés qui nous avaient ouvert les yeux sur des aspects de la vie jamais soupçonnés.

*Dans le ciel bleu d'île de France, les gros cumulus blancs parfois ourlés de gris regardent la campagne, là-bas très loin dessous, avec ses peupliers qui se ploient au vent, ses clochers carrés et ses groupes de bois qui ponctuent de vert sombre les prairies, et les champs de blé et de betteraves.*

*L'Ecole immuable se fraie un chemin dans les grandes herbes ; des sources incertaines abritent des grenouilles ; les libellules, ou demoiselles, viennent frôler de leurs ailes irisées l'eau qui descend en bruissant vers l'aval. De nos jours il y a des canards sauvages, des hérons, et des ragondins qui ont élu domicile dans les talus.*

*La vie a changé, les hommes ont changé, les grandes meules de paille ont disparu, mais la rivière est toujours là, défiant le temps ; des lavoirs se restaurent, des moulins se reconstruisent, entraînant l'eau vive dans leurs roues . Tout est bien, tout est en place pour les siècles à venir...*

Que soient remerciées ici toutes les personnes qui m'ont aidée à la réalisation de ces écrits, en particulier Madame Bonbaud et Monsieur David, pour leur précieux apport en documentation et en photographies anciennes ; merci également à la Municipalité de Soisy-sur-Ecole pour son soutien.

*Françoise Bouchard*  
*Décembre 2004.*



*A l'époque où il conduisait la diligence, avant l'arrivée du tacot, le Père Bougault avait édifié de ses mains cette charmante construction qu'il avait nommée "le Moulin Rouge" ; effectivement, sur le toit l'on peut voir une éolienne qui était probablement peinte en rouge...*